

TUE-MOI

On lit souvent, il me semble, le texte du livre des Rois où Elie, envahi de découragement et de peur pour sa vie, laisse-là ses combats et son dernier compagnon et, désormais vraiment seul, s'adresse au « Dieu des puissances » pour lequel il s'est consumé d'amour jaloux : « Je n'ai pas mieux fait que mes pères. Prends ma vie. »

Elie est un grand prophète et Elie ne peut plus faire un pas. Il veut s'arrêter là, arrêter tout. Il se couche à terre et attend la mort.

Elie me fait penser au vilain petit canard du conte d'Andersen. Epuisé par les tentatives répétées et vaines de connaître et d'être connu d'un autre, avec comme tout trophée de sa toute petite vie un interminable manteau cousu de mille dédains, il s'avance, désormais vraiment seul, sur l'eau glacée d'un lac, se laissant glisser au beau milieu. Comme Elie levant une dernière fois les yeux au ciel, il voit le magnifique cygne blanc qui l'avait tant émerveillé l'hiver d'avant et comme Elie définitivement convaincu de sa laideur, de son ridicule, de sa grossièreté, de l'inutilité et de l'inadéquation de sa vie, il plie le cou vers l'eau glacée, ferme les yeux, et murmure vers cet oiseau si beau : « Tue-Moi. »

Tue-moi, que l'absurdité de ma vie ne défigure plus la beauté du monde.

Tue-moi, puisque aucun être vivant ne parvient à me reconnaître. Puisque je ne fais partie de rien. Puisque aucune famille ne consent à m'adopter, moi qui envisage pourtant une sorte de frère en chacun. Puisque toujours me manque la grâce nécessaire. Puisque je ne suis jamais celui qu'il faut pour ne pas faire honte. Même pour un asile distrait, éphémère, ennuyé, les regards finissent par se détourner et les portes par claquer au nez de mon cœur pourtant déjà apprivoisé.

Tue-moi, puisque sous mes pieds défile une terre qui ne sera jamais la mienne.

S'il avait fait un pas de plus, ce petit canard, il aurait vu que ce n'était pas lui qui défigurait le monde. Mais mourir était plus facile que déraciner son rêve. Se retrancher du monde moins douloureux que de renoncer à sa beauté imaginaire. En mourant, la soutenir encore cette beauté et prendre sur soi le mal : cela, oui, il pouvait le faire. Un pas de plus et il aurait su qu'il ne pouvait à lui seul animer des cœurs désaimants, que son visage orphelin ne pouvait depuis sa seule peine aimer une famille, que l'incendie de sa soif ne saurait réchauffer les morts.

J'ai découvert avec stupéfaction que c'est exactement la parole de Moïse aussi, dans le livre des Nombres 11,15, rapportée dans ce texte qu'il me semble avoir entendu l'été dernier pour la première fois. « Je ne peux à moi seul porter tout ce peuple », dit-il d'abord. Et le plus grand des prophètes, celui par qui l'histoire arrive, l'appelé, celui qui ouvre les mers, celui pour qui l'eau jaillit des rochers, celui des nuées et des visions, fait cette demande inconcevable à son Dieu : « Tue-moi. » Tue-moi parce que je porte mon peuple et que je ne peux plus le porter.

Le vilain petit canard aussi porte son peuple.

Tout enfant blessé par son père et par sa mère porte son peuple.

Et il y a toujours un moment où porter son peuple, c'est ne plus pouvoir le porter et cela, donne envie de mourir. Mourir plutôt que d'avoir les bras vacants d'un peuple qu'on n'a pas pu sauver de lui-même.

Et c'est là, aussi, pourtant,
si on affronte l'effondrement de nos mondes,
si, à les tenir hors de la tempête, on préfère un tout petit peu, ou seulement
peut-être,
le risque de naître
c'est là, pourtant, que la vie commence,
quand nos mains qui portent deviennent vides et nues